Zeitschrift: Mitteilungen der Schweizerischen Musikforschenden Gesellschaft = Bulletin de la Société Suisse de Musicologie

Herausgeber: Schweizerische Musikforschende Gesellschaft

Band: 1 (1934)

Heft: 1

Artikel: Quatre lettres inédites de F. Liszt à Pierre Erard

Autor: Bory, Robert

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-835072

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Betracht, aber auch Landschaften. So wäre es eine lohnende Aufgabe, die Gesangsbewegung im Kanton Appenzell zu Anfang des 19. Jahrhunderts, in der begabte Volkskomponisten erstehen und die eine erste Triebkraft zur Begründung des Männerchorwesens, nicht nur in der Schweiz, sondern auch in Deutschland bildet, einer gründlichen Untersuchung zu unterziehen.

Noch manch anderm wäre Aufmerksamkeit zu schenken, dem Musikdrama, das ist bei uns das Festspiel im 16. Jahrhundert und in der Gegenwart, und das seit etwa hundert Jahren aufblühende Opernwesen, der Bedeutung der bildlichen Darstellungen für die Musikgeschichte, worauf bei uns Willi Schuh besonders aufmerksam gemacht hat, dem Musikdruck und Verlag, dem Musikalienhandel, dem Instrumentenbau. Doch die Erwähnung mag genügen. Einzig auf die Bibliographie möchte ich noch einmal zurückkommen. E. Refardt hat kürzlich die gedruckten Kataloge der schweizerischen Bibliotheken auf ihren Bestand an Musikwerken untersucht und ausgezogen. Es hat sich gezeigt, daß nicht unbeträchtliche Schätze da verborgen liegen. Sie werden auch für die allgemeine Musikgeschichte von Nutzen sein. Dringend notwendig sind allen zugängliche Kataloge von den eigentlichen Musikbibliotheken, wie der des Klosters Einsiedeln und der der Allgemeinen Musikgesellschaft in Zürich. Über die reichen Bestände der Schweizerischen Musikbibliothek in der Universitätsbibliothek zu Basel liegt bekanntlich ein gedruckter Katalog vor. Sodann sei eine schon oft ausgesprochene, aber noch immer nicht unnötige Mahnung wiederholt und zur Weiterverbreitung im Bekanntenkreis empfohlen; sie lautet: Alte Musikalien sind nicht kurzerhand zu verbrennen oder in die Papierfabrik oder ins Brockenhaus zu schicken, sondern einem Sachverständigen zur Prüfung vorzulegen. Aus eigener Erfahrung weiß ich, daß immer noch durch Unkenntnis der Besitzer Wertvolles verloren geht.

Im Vorstehenden wurden zur Eröffnung unserer „Mitteilungen" ein paar Gedanken und Wünsche geäußert. Von Vollständigkeit ist natürlich keine Rede. Ich hoffe aber doch, daß der eine oder andere sich etwas angeregt fühle, und er, wenn nicht durch das Gesagte, vielleicht gerade durch das Vergessene, das ihm in Erinnerung kommt, ermuntert werde und die Arbeit an irgendeinem Punkt unseres schönen Gebietes in Angriff nehme, suche und forsche.

Quatre lettres inédites de F. Liszt à Pierre Erard

Par *Robert Bory*

Lorsqu'en 1824 Franz Liszt arriva pour la première fois à Paris, en compagnie de son père, l'une des premières maisons qui s'ouvrirent pour lui dans la capitale fut celle de l'illustre et richissime Sébastien Erard. Dans l'élégant hôtel du célèbre facteur de pianos le virtuose de 13 ans et son père trouvèrent non seulement l'hospitalité la plus

large mais encore l'accueil le plus amical et dévoué. Très rapidement Erard devint le confident et le conseiller d'Adam Liszt. Parfaitement au courant des secrets de la vie de société tant à Londres qu'à Paris, il introduisit son jeune protégé et guida ses débuts dans les salons de l'aristocratie française et britannique.

A son tour, Franz Liszt devint l'ami de Pierre Erard, le neveu et l'héritier du grand Sébastien. Né en 1796 Pierre Erard comptait quinze années de plus que Liszt.

Voici quelques lignes adressées par Liszt à son ami, au cours du voyage qui le ramenait en France immédiatement après sa première série de concerts en Angleterre. Cette lettre d'un enfant de 13½ ans est l'une des plus anciennes que l'on possède de Liszt!

Calais le 12 août l'année bisextile 1824.

Mon très cher Ami!

Tu vois donc que je suis fort exacte. Je t'écris encore de Calais et je commence pour le *first Act* à te dire que j'étais fort malade en mer, et ce qui m'a rendu encore plus malade c'est que j'avais pris deux verres de bierre (c'est à dire deux *tapes* parceque on n'a pas de ver[res] sur mer). Nous sommes entrés dans la mer à 6 heures et en sommes sortis à 11 heures à Calais où nous sommes obligés de rester aujourd'hui jusqu'à 6 heures parceque mon père n'a pas trouvé de place pour lui dans les diligences. Quant à moi, tu sais, il me mettera dans la grande grande malle et comme cela nous arriverons à Paris où nous embrasserons ton père, ton oncle et ta tante à la fois pour toi.

Fin du premier Acte.

Second Acte.

Mon cher Ami, Si tu va à Paris, je te conseille beaucoup d'aller de Londres à Calais, tu verras c'est beaucoup mieux que d'aller à Dower, essay et cela ne te fera pas de mal.

Ensuite, mon cher Ami, continue à travailler sur tes Pianos, moi et mon père te souhaitent tout le succès que toi et ton oncle méritent, et *petit yes* (si tu ne l'a pas encore oublié) viendra jouer là dessus.

Embrasse mister (ministre) Bruzatu, monsieur Labarre, tes harpes et pianos et toutes les *Ladies and Gentlemens* de ta connaissance

pour ton ami F. Lisztz

gâte-métier sur Son Erards newpatent Pianoforte.

Voilà justement que je veux ployer ma lettre lorsque mon père me dit: bête pourquoi n'a-tu rien écri pour moi, écris au moins mes compliments à Monsieur Peter Erard et Monsieur Bruzaut et puis à Missis Horn avec la bouteille de bierre et la sonnette.

Mille fois Adieux.

La seconde lettre, postérieure de treize années, date du séjour en Italie de Liszt et de la comtesse Marie d'Agoult. De Côme, où tous

deux attendaient l'imminente naissance de Cosima Liszt, l'artiste se rendait fréquemment à Milan pour y donner quelque concert où pour porter une composition nouvelle à son éditeur et ami Tito Ricordi.

Monsieur Pierre Erard, rue du Mail 13, Paris.

Côme - 11 Décembre [18]37

Mon bon cher et vieil ami,

Je t'écris aussi *le lendemain d'un immense succès, dû en partie à ton magnifique instrument*, pour parler comme mon illustre collègue[1] qu'autrefois je me permettais d'appeler l'*autre*, entre nous. Qu'on n'aille donc plus me chanter que le piano n'est pas un instrument convenable pour une grande salle, que les sons s'y perdent, que les nuances disparaissent etc. etc. Je prendrai à témoin les 3000 individus qui remplissaient l'immense théâtre de la *Scala* hier soir depuis le parterre jusqu'au poulailler des 7mes (car il y a sept rangs de loges ici) et qui tous ont entendu et admiré, dans les moindres détails, ton bel instrument. Ceci n'est point une flatterie; tu me connais de trop ancienne date pour me croire capable de la moindre fausseté. Mais c'est un fait publiquement reconnu ici que jamais piano n'a fait un semblable effet.

Et pourtant ce n'est qu'un de tes pianos médiocres (chose que je me garde bien de dire ici, mais que j'ai le droit de te dire à toi). C'est le même qui a été acheté par Mooser, à Genève, et qui y est resté près d'un an, où il s'est nécessairement un peu détérioré. J'espère n'avoir pas de peine à le vendre d'ici à peu, quoique le prix effraie les *dillettanti*; alors je t'écrirai immédiatement pour que tu m'envoies au plus tôt un nouvel instrument, fait en mon intention et digne de nous deux. En attendant on peut se contenter de ceci.

Rossini, Pixis et Hiller sont ici pour l'hiver. Je les vois très fréquemment. Pixis fait très franchement l'éloge de tes pianos. Rossini garde son impartialité, comme de raison. Il est, je crois, assez lié avec Pleyel (tout ceci, encore une fois, entre nous).

A cause de ce remarquable concours d'artistes, à Milan, je désire que tu m'envoies un de tes meilleurs instruments, la prochaine fois. Je tiens à te faire valoir autant que moi.

Du reste je n'ai guère à me plaindre du public italien. Il est impossible d'être plus fêté, plus choyé, plus idolâtré. Ici personne ne songe à regimber contre son émotion, à consulter l'article du journal de la veille pour savoir s'il faut approuver ou non, etc. etc.: on se laisse aller tout bonnement, on m'applaudit et on me fait même recommencer mes interminables morceaux.

Aussi je ne songe nullement à quitter l'Italie de sitôt. Tout cet hiver je le passerai à Milan; le printemps à Venise et Florence; l'hiver prochain à Rome. Ensuite à la garde de Dieu! Je sais seulement que

[1] Sigismond Thalberg.

je ne retournerai pas à Paris de longtemps; non pas que j'en veuille à Paris, loin de là. Mais, Dieu aidant, j'espère ne plus avoir la sottise d'y aller faire autre chose que dépenser mon peu d'argent, et me moquer tranquillement des gens. Pour cela, il faut se garder de donner des concerts et de se mettre sur la sellette devant un public. Et c'est bien aussi ce que je compte faire.

Pour l'Angleterre, c'est différent; j'irai certainement y faire un tour d'exploitation. Ce sera au plus tôt le printemps de 1839, et le plus tard l'*an* 40. Tu seras marié et 5 ou 6 fois millionnaire d'ici là.

Adieu mon bon cher vieux Erard. Ecris-moi quelques lignes quand tu en auras le temps. Cela me fera un véritable plaisir. Embrasse Lise pour moi, et rappelle-moi amicalement au souvenir de ton ami de Vincher. Mille choses à *Laquinte*, et si Mme Bonnemaison ne me garde pas rancune de mon impertinence involontaire présente-lui aussi mes respects. Quant à toi, mon bon ami, toutes les meilleures choses anciennes, nouvelles et permanentes. Dispose entièrement de moi et ne doute jamais de mon reconnaissant et amical dévouement.

Tout à toi de cœur et à toujours F. Liszt.

Adresse Poste restante Milan.
Et affranchis jusqu'à la frontière.

Au début de l'automne 1838 l'empereur et l'impératrice d'Autriche, accompagnés de toute la cour de Vienne, s'en étaient venus passer une quinzaine de jours dans leurs provinces du nord de l'Italie. Liszt eu l'occasion de se produire devant ces nobles voyageurs lors de la visite qu'ils rendirent au duc de Modène, à Cattago.

Cattago - 5 Octobre - 38

Mon cher Erard

Il n'a été question que de toi, de ta fabrique française, anglaise, royale et impériale (car je me suis rappelé fort à propos que les Erard étaient facteurs de l'Empereur de toutes les Russies, ce qui n'a pas laissé que de faire un très bon effet), de ton *procédé-breveté* que j'ai expliqué de mon mieux, de tes salons, de tes concerts, de tes tableaux, bref de toi sous toutes les faces et toutes les formes, et cela pendant deux jours presqu'entiers en présence de leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice dans le charmant château *Moyen-âge* du Catago où S.A.R. le Duc de Modène avait réuni ses impériaux et royaux cousins, frères et sœurs. — Tu vois que la compagnie était choisie — le *Bourgeois Gentilhomme* n'en demandait pas tant.

Plaisanterie à part, ton piano que j'ai eu l'heureuse idée de faire transporter jusqu'ici a fait un immense effet. La Vice-Reine et Marie-Louise en particulier en ont été enchantées et si jamais la fantaisie te prend d'être nommé facteur de leurs Altesses et Majestés (car Marie-Louise conserve son titre de Majesté), la difficulté sera minime.

Pour te parler encore *piano*, je te dirai que, sans l'intervention d'un *grand-homme*[1] associé à la Maison Pleyel et Cie., ce malheureux instrument serait vendu et revendu 4 fois pour une. Mais tu sais que ces Messieurs vendent un peu meilleur marché et que le *grand-homme* ci-dessus s'entend à toute espèce de marchés. Il a fourni 2 ou 3 des plus importantes maisons de Milan de *pianinos* qu'on a trouvé délicieux — et de plus il a délicatement détourné le Marquis Raimondi qui avait déjà donné parole pour ton piano à queue, sous prétexte que les *Dillettanti* ne pourraient pas se tirer d'affaire avec des claviers aussi pesants que ceux de tes pianos, excellents du reste, etc. etc... (ceci est entre *nous*, *absolument entre nous*, car pour ma part je n'ai qu'à me louer du *grand-homme*, et tiens beaucoup à ce que rien ne soit changé dans nos bons rapports). — Toutefois, si je n'ai pas encore d'argent à t'envoyer, en revanche il y a beaucoup de gloire. L'effet de cet instrument a été général. *Archinto* (le marquis) a donné commission à Pixis de lui en faire venir un de Londres, attendu que le marquis Archinto aurait dérogé en l'achetant sur place et que d'ailleurs, puisqu'il y avait une fabrique Erard à Londres, il préférait le faire venir d'Outremer. Le marquis Dada voulait faire un échange avec sa voiture; mais comme j'avais déjà acheté une voiture deux mois auparavant, l'affaire en est restée là. Je ne doute pas que dans le courant de l'année il ne te vienne un certain nombre de demandes, car je le répète, l'effet du piano a été complet. La seule question qui arrête, c'est la question du prix. Dans ce bienheureux pays, les richards ne dépensent guère. Les fabriques de 3me ordre de Vienne envoient une immense quantité de pianos sur lesquels les professeurs font des bénéfices scandaleux.

Mais en voilà bien assez Dieu merci sur les *Pyahnos*. Parlons un peu Pianiste pour varier. As-tu connu Döhler? Qu'en dis-tu? Celles de ses compositions qui me sont tombées sous la main, m'ont paru chiennement médiocres. C'est de la décoction thalbergique-czernine. En général, tu sais, j'ai peu de goût pour la *monnaie* des grands génies!

A propos de grands-génies, j'ai assez vu Thalberg à Vienne. Il a été fort gentil garçon pour moi. Il m'a dit que vous aviez fait un voyage ensemble à Bordeaux. J'en suis bien aise pour lui et pour moi — tu pourras me mettre au fait des curiosités de la ville que nous irons visiter en temps et occurence. Auparavant je viendrai te faire ma visite à Londres — peut-être le printemps prochain — je dirai presque sûrement si Thalberg n'avait pas l'idée d'y aller. Je suis excédé de ce rôle de *Huret* et *Fichet* qu'on nous fait jouer malgré nous. C'est désagréable pour l'un ou l'autre et toujours ennuyeux pour tous les deux.

Comment se porte Mr Kalkbrenner *junior*? Tu sais que son intéressant *papa* a rebroussé chemin subito de Munich à Paris, sans coup férir, nonobstant les espérances qu'il avait indiscrètement données au

[1] Il s'agit de G. Rossini. L'illustre compositeur était l'ami de Pleyel.

public viennois de lui faire admirer de nouveau son talent si élégant, si gracieux. Bon Dieu, que cela m'a vexé! comme nous l'aurions reçu avec acclamation, enthousiasme, et charivari! — justement le public avait été bien préparé déjà par une demi-douzaine de mes concerts aux *mélodieux prestiges du ci-devant jeune homme*! J'ai lu quelque part qu'il avait été nommé «*Pianiste de la Duchesse d'Orléans*» et *officier* de la Légion d'honneur! Quelle pitié! Un de mes amis (et je n'en ai pas beaucoup de la sorte) disait à ce propos qu'on aurait mieux fait de le nommer «pianiste des Latrines de la Cour» et officier de la Légion des ..... coups de pied au derrière.

Demain je pars pour Bologne — dans huit à dix jours je serai à Florence. — Si tu as le temps de m'écrire 2 lignes tu me feras plaisir. Adresse chez Ricordi Editeur de Musique à Florence (Toscane — affranchir jusqu'à la frontière).

Dispense mes amitiés comme bon te semblera — Mille bonnes et affectueuses choses en particulier à Lise. Rappelle-moi aussi au souvenir de ton ami de Vinches, et offre une prise de tabac de ma part à Laquinte qui s'est peut-être marié depuis avec quelque Basse ou Contre-Basse.

J'oublie de te parler de ta sœur qui a été charmante pour moi — J'espère passer une partie de l'hiver avec elle à Rome et à Naples. Si tu avais le sens commun tu y viendrais bien aussi. Je parie que tu t'amuserais, même sans piano à queue. J'ai trouvé Spontini très bien au physique, et toujours *conséquent avec lui* au moral. Ta sœur est à merveille de toutes manières.

Adieu cher Erard. Garde-moi toujours ta bonne amitié — et compte toujours sur la mienne.

Tout à toi de cœur F. Liszt.

La quatrième lettre, enfin, fut écrite par Liszt au cours d'une tournée de concerts entreprise en Angleterre durant l'été de 1840.

Tauton, 30 Août l'an 1840.

Je compte te faire une surprise, mon cher Erard, et pour que tu sois encore plus surpris je t'en préviens huit jours à l'avance. Dimanche matin j'arriverai probablement à Londres. J'y passerai 5 ou 6 heures et en repartirai le soir. Voilà du moins le projet. Un obstacle imprévu pourra le traverser et le rendre inexécutable. Si tu es à Londres je te demanderai à déjeuner ou à diner, et ferai mon possible pour ne pas ennuyer Madame Erard (au souvenir de laquelle je te prie de me rappeler très affectueusement) par la venue de notre troupe d'histrions. Nous tirons un peu le diable par la queue... A Plymouth nous avons eu pour concurrence le *Royal George*, de 120 canons, qui a été lancé le jour de notre 2me concert. A Southampton il y avait je ne sais quelle Regata, — ailleurs des «*Races*», — ce qui n'empêche pas que tout ne soit pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Ils sont tous fort gais; moi j'ai eu une forte fièvre qui m'a retenu quatre jours au lit à grelotter et suer comme un chien mouillé et battu.

Ton piano heureusement est toujours dans le plus parfait état de santé et de prosperité. Il a fait partout le plus excellent effet.

A revoir, mon vieux excellent ami. Ne sois pas fâché de m'aimer. Je le vaux un peu et suis ton dévoué, F. Liszt.

P. S. Mille amitiés (non banales) à Bruzot, Papa et Junior.

Graviseth's „Heutelia" (1658) über die musikalische Aufführungspraxis in der Schweiz

Von *A.-E. Cherbuliez* (1. Teil)

Jakob von Graviseth (1598—1658) entstammte einer pfälzischen Kaufmannsfamilie protestantischen Glaubens. Sein Vater, ein reicher Juwelier und Bankier in Straßburg, erwarb 1615 die Herrschaft Liebegg im Aargau. Er selbst wurde in Heidelberg geboren, wo er auch studierte, erhielt mit zwanzig Jahren einen Adelsbrief vom Kaiser Matthias und wurde Schloßherr von Liebegg. Jakob von Graviseth heiratete in der Folge die Tochter des Berner Schultheißen Friedrich Ludwig von Erlach, wurde 1624 Burger von Bern, 1632 Mitglied des großen Rates der Zweihundert und 1646 Statthalter der Gnädigen Herren in Oron (Waadt). Sein Vater hatte die ungewöhnlich reichhaltige Bibliothek des französischen Diplomaten, Historikers und Philologen Jacques Bongars aus Orléans (1554—1612) seinerzeit erworben. Dessen Sohn, der Liebegger Schloßherr, vermehrte sie durch weitere Ankäufe und schenkte sie (500 Handschriften, 3000 Druckwerke) im Jahre 1628 als Dank für die Verleihung des Burgerrechtes der Stadtbibliothek Bern, deren wertvollsten Grundstock sie damit bildete und noch bildet.

Dieser deutsche Patrizier, der durch das Spiel des Schicksals Mitglied des bernischen Adels geworden war, scheint nach allem, was man von ihm weiß, ein im besten Sinn humanistisch gebildeter Mann gewesen zu sein, dessen scharfe Beobachtungsgabe, dessen literarischer und staatspolitischer Sinn ihn seine Wahlheimat mit wachen, kritischen und objektiven Augen zu betrachten befähigten (wobei er allerdings aus seiner aristokratischen Gesinnung und seinem grundsätzlichen Protestantismus niemals Hehl machte).

Um die Mitte des 17. Jahrhunderts war der Verfall der absolutistischen und autoritär geleiteten (Stadt-) Staatengebilde der Eidgenossenschaft schon eingeleitet worden. Die gesellschaftlichen, staatlichen und rechtlichen Verhältnisse zeigten auch hier manchmal Ansätze zu bedenklicher Verrottung und eine wunderliche Mischung von Tüchtigkeit und Korruption. Da erschien 1658 anonym, ohne Angabe des Druckortes und des Druckers, ein satirisch-kritisches Werk, das großes Aufsehen erregte und in fröhlich-derber, aber auch sachlich genau beobachtender Weise einen Spiegel der rechtlich-kulturellen